

# TAÍNA CRUZ

## City kid sees beyond between

An essay by Antoine Clauss



*Longing for the past she could not live, 2022*  
Courtesy of the artist

Living between two neighborhoods, the Bronx and Harlem, between two social realities, between two practices, between two origins, between two cultures of imagery, between two ideas of memory, between the dramatic and the grotesque. The duality is beneficial for the mind. One could go mad or simply choose to live between the two. When one doesn't know what to choose or only knows how to blend. However, Taína Cruz seems to be constructing herself, through pictorial, sculptural, sonic, or video work, not between two worlds but among the worlds that exist in her history. Having grown up in the city, with the Met and the Guggenheim as her backyard, living in a part of Harlem where Columbia University and its thoughtful students mix with a community trying to survive but whose tightly woven network of solidarity she remembers, she always thought she could make art. One of her earliest memories is her mother handing her a sketchbook to occupy herself on their subway journey from the Upper West Side to downtown. This is followed by a myriad of other memories, discussions with her parents' friends where the distinction between adult and child fades away to give rise to ideas and a creativity that she will have the chance to cultivate by seeing advertisements, collecting photos on Tumblr, and investigating the forgotten name of her great-great-grandfather who lived in North Carolina. Perhaps this is what leads her today to want to be dazzled, amused in painting. The spirit of quest and curiosity seems to, more than feeding a craving for meaning and representations, arise from the multiplicity of a journey. It's not that things aren't so simple, it's that things are simply everything. A scream laughs. Surprise is gentle. A body horrifies and twists with a strange pleasure. Whoosh.

Growing up in New York where extreme wealth rubs shoulders with people trying to survive on the streets, Taína understood that it wasn't a masquerade or a game, and from this context,

Vivre entre deux quartiers, le Bronx et Harlem, entre deux réalités sociales, entre deux pratiques, entre deux origines, entre deux cultures de l'image, entre deux idées du souvenir, entre le dramatique et le grotesque. La dualité a du bon pour l'esprit. On pourrait devenir fou ou tout simplement rester vivre entre deux. Quand on ne sait pas quoi choisir ou que l'on ne sait que mélanger. Taína Cruz semble néanmoins se construire, au travers d'un travail pictural, sculptural, sonore ou vidéo, non pas entre deux mondes mais parmi ces mondes qui existent dans son histoire. Ayant grandi en ville, le Met et le Guggenheim pour jardin, vivant dans une partie de Harlem où se mélangent l'institution de Columbia et ses étudiants à une communauté essayant de survivre mais dont elle se souvient le maillage serré de solidarité, elle a toujours pensé qu'elle pouvait faire de l'art. Un de ses premiers souvenirs est celui de sa mère lui tendant un carnet pour s'occuper dans leur trajet en métro qui relie l'upper west side au centre-ville. S'en suivent un tas d'autres souvenirs, de discussions avec amis de ses parents où la distinction adulte enfant s'évanouit pour laisser fleurir des idées et une créativité qu'elle aura la chance de cultiver en voyant les images publicitaires, en collectionnant des photos sur Tumblr, en enquêtant sur le nom oublié de son arrière-arrière-grand-père qui vivait dans la Caroline du Nord. C'est ce qui l'amène peut-être aujourd'hui à vouloir être ébloui, amusé en peignant. L'esprit de quête et de curiosité semble, davantage que nourrir une boulimie de sens et de représentations, naître de la multiplicité d'un parcours. Ce n'est pas que les choses ne sont pas si simples, c'est que les choses sont simplement un tout. Un cri rit. La surprise est douce. Un corps s'horrifie et se tord d'un plaisir étrange. Whoosh.

En grandissant à New York où la richesse extrême côtoie des gens qui essayent de survivre dans la rue, Taína avait compris que ce n'était pas une mascarade ou un jeu et, de ce contexte



*Tyra in the Middle*, 2023  
Courtesy of the artist and Kraupa Tuskany Zeidler



*And what she's going to do about it*, 2022  
Courtesy of the artist

flashes come back to her which she paints expressively, expressively, on canvas. We see the street behind yellowed, blissful teeth. And when in the forest, a hand emerges from the earth, why not grab it while laughing. In fact, maybe one should cry. There's often this feeling of doubt when examining a painting - expressionism seems contested by the ambivalence of human realities. What should one do in a horror movie? Embrace the virus spurting from the ground. Perhaps the characters Taina portrays also doubt, Tyra in the middle. I'm not really sure about what. Middle of the journey of life, as Dante wrote. Maybe one shouldn't always see oneself on a path. Archiving doesn't seem to be the right word for Taina Cruz anymore. In images that stimulate the five senses, as she says, as in *Look'ere I picked this up on 125th*, we would find something that will lead us to the next street. Because anyway, a virus could invade the Earth. Shadows will emerge from the forests.

I'm not sure if there's a connection, but Taina had mentioned the forest only once to talk about her baptism in the Southern Baptist Christian tradition, in a river, on a full moon night deep in the woods. Religion, the spirituality that ensues, is also a survival blanket.

"The idea of collecting images, of gathering a story that meets my needs, simply frees my work that I perceive as a twisted narrative. I see all my paintings mutually attributing a subject, thus creating a gigantic plot to come, something that will happen next."

Taina doesn't think of protecting the past or the future, even less so in paintings. Yet memory, understanding of history, her own, ours, theirs, is a way of telling the story that comes right after the moment. From there to thinking that her work is autobiographical. However. When she thinks about it... If she laughs, a full-on laugh, while painting a picture, then her laughter is in the making of the canvas, then it's autobiographical.

Ultimately, the mind doesn't matter, it's this body of painting, the one that twists, that can speak without saying. At the same time, there is so much to say, so much to paint, and so much to do. In 1969, Larry Neal, the African-American poet whom she feels represents this part of storytelling and folklore that she knows from her family, wrote "Holy, holy, holy for the day we dig ourselves." Let's do, as the painter sees life being built, beyond chronology, see things grow outside of ourselves.

lui reviennent des flashes qu'elle peint expressément, expressivement, sur la toile. On voit la rue derrière des dents jaunes béates.

Et lorsque dans la forêt, une main sort de la terre. Pourquoi ne pas l'attraper en riant. En fait, peut-être qu'il faut pleurer. Il y a souvent ce sentiment de doute en examinant un tableau - l'expressionnisme semble contesté par l'ambivalence des réalités humaines. Que faut-il faire dans un film d'horreur ? Embrasser le virus qui jaillit du sol. Peut-être que les personnages que représente Taina doutent eux aussi, Tyra in the middle. Je ne sais pas vraiment de quoi. Milieux du chemin de la vie, comme l'écrivait Dante. Il ne faut peut-être pas toujours se voir sur un chemin. Archiver ne semble plus être le bon mot pour Taina Cruz. On trouverait dans des images qui stimulent les cinq sens, comme elle le dit, comme dans *Look'ere I picked this up on 125th* quelque chose qui nous mènera à la rue d'après. Parce que de toute façon, un virus pourrait envahir la Terre. Les ombres sortiront des forêts.

Je ne sais pas s'il y a un lien mais Taina avait évoqué une seule fois la forêt pour parler de son baptême dans la tradition Chrétienne Baptiste du Sud, dans une rivière, une nuit de pleine lune dans la profondeur des bois.

La religion, la spiritualité qui en découle, est également couverture de survie.

"L'idée de collecter des images, de rassembler une histoire qui correspond à mes besoins, libère simplement mon travail que je perçois comme un récit tortueux. Je vois tous mes tableaux s'attribuer mutuellement un sujet, créant ainsi une intrigue gigantesque à venir, quelque chose qui va se produire ensuite."

Taina ne pense pas protéger le passé ou le futur, encore moins dans des peintures. Pourtant la mémoire, la compréhension de l'histoire, de la sienne, des nôtres, des leurs, c'est une façon de faire le récit qui vient juste après l'instant.

De là à penser que son travail est autobiographique. Cependant. Quand elle y pense... Si elle rit, une pleine action de rire, en peignant un tableau, c'est que son rire est dans la fabrication de la toile, alors c'est que c'est autobiographique.

Peu importe l'esprit finalement, ce corps de la peinture, celui qui se tord, qui peut parler sans dire. En même temps, il y a tant à dire, tant à peindre et tant à faire. En 1969, Larry Neal, le poète afro-américain dont elle sent qui signifie cette partie du storytelling et du folklore qu'elle connaît de sa famille, écrivait "Holy, holy, holy for the day we dig ourselves".

Faisons, comme la peintre pense voir la vie qui se construit, au-delà de la chronologie, voir les choses grandir en dehors de soi.



*Look'ere I picked this up on 125th*, 2023  
Courtesy of the artist and Kraupa Tuskany Zeidler